

Du monde propre

Daniel Bournoux

Il est presque impossible de considérer spontanément la culture et les goûts des autres comme d'égale valeur. Toute culture fonctionne d'abord comme une clôture et il est excellent de s'enclorre, c'est la loi impérative de toute organisation – dans beaucoup de civilisations rurales, les dieux veillent aux frontières autant qu'aux seuils des maisons et protègent les bornes et les haies autour des champs. La vie, pour être « bonne », suppose traditionnellement sa clôture dans des frontières stables et reconnues, symbolisées par le jardin d'Eden. Être vivant, c'est évoluer dans le couloir ou la bulle de son monde propre et préférer radicalement celui-ci à tous les autres. Les trois notions de sujet, de monde propre et d'autoréférence sont étroitement corrélées dans cette logique circulaire et aut centrée du vivant.

Il faut donc beaucoup de culture pour sortir de sa clôture première et spontanée en considérant avec impartialité, voire empathie, la culture des autres. Chacun, enfermé dans son monde propre, dans sa finitude, demeure sourd et aveugle au monde propre des autres ; il peut jusqu'à un certain point les comprendre et communiquer avec eux, il ne peut les partager *à fond*. Ce fond, chose obscure, provient en effet de l'histoire ; les partages géographiques sont l'œuvre du temps, qui coule et s'accumule différemment de part et d'autre, en ne laissant pas ici et là-bas les mêmes dépôts de mémoire. Les goûts ne se raisonnent pas, ils ne peuvent prétendre à l'universel, mais ils se discutent sans fin, dans la mesure où chaque sujet esthétique s'inscrit dans une culture contingente ou donnée. Nul ne saute par-dessus sa culture ou son corps, mais cette donnée première de notre dépendance au milieu se trouve aujourd'hui contredite par notre facile culture hors-sol ou de survol. Demandons-nous ce qui se mondialise bien, *versus* ce qui ne s'échange pas ou résiste au commerce mondial. La culture globale, détachée ou fluide, concerne au premier chef les circuits de la consommation, les échanges et spéculations monétaires, la technique et toutes les connaissances qui en relèvent ; inversement, l'histoire, la religion, les mœurs, l'art ou l'expérience mystérieuse

de la beauté adhèrent tenacement à d'anciens parapets.

N'est-il pas naïf, ou très ethnocentrique, de désigner à l'admiration universelle une seule « Miss Monde » ? Nos paramètres esthétiques sont un bon indice des forces de frottement qui nous empêchent, sur la plupart des plans qui ne relèvent ni du commerce, ni des échanges scientifiques et techniques, de nous sentir mondiaux ou universels, mais au contraire durablement plongés dans le choc des civilisations, ni miscibles ni négociables, et vouées à s'affronter. Les corps sont situés et distribués, ils dépendent ici et là d'un milieu, d'une histoire, ils sont inscrits dans une clôture, une culture... C'est une question d'enveloppe : un corps peut toucher les autres corps, mais il ne les *comprend* pas. Ce corps à la fois ouvert au monde et aux autres n'en est pas moins rigoureusement clos ; ses ouvertures très sélectives obéissent au principe de la pertinence, un corps ne réagit qu'aux signaux qu'il sait reconnaître et traiter.

La tentative de « synthèse » des cultures ne dégage pas de plus-value, et nous oriente vers l'appauvrissement irrémédiable des parcs à thèmes. L'insurmontable diversité des langues est un bon indice de nos clôtures culturelles, qui forment autant de territoires sécurisants. Un effroi nous attend au-delà de cette ligne : l'ouverture du monde propre fait surgir un bruit impensable où s'enveloppent l'autre culture ou les mondes des autres. Rêver d'une langue commune à l'humanité ne serait pas pour celle-ci un enrichissement, au contraire. Jusqu'à un certain point, Babel est insurmontable ; on pourrait même ajouter, souhaitable. Une seule langue, un outillage symbolique uniforme seraient par eux-mêmes insuffisants à cartographier l'infinie diversité du réel, l'inépuisable variété d'un monde physique ou naturel qui engendre nécessairement la pluralité des cultures, toutes différentes et sans commune mesure. Si le réel constitue bien, selon le mot de Lacan, l'impossible à symboliser, la pluralité incalculable des esquisses ou des approches symboliques constitue un progrès ; il faut préférer Babel à tous les mythes d'une commune langue primitive, autant qu'à la peu engageante perspective d'une monoculture finale de l'humanité.

Comment se construit le commun, à travers ou par-delà des frontières qui ne sont pas

seulement de surface ? Comment partage-t-on le sens et le sensible, jusqu'à quel point ? Nous partageons l'humanité qui ne se donne à nous que distribuée, divisée en cultures ou clôtures irréductibles. *Partage* véhicule l'idée de partition, de coupure, mais aussi de continuité ou de mise en commun. La civilisation s'attache à minimiser ces clôtures, au nom d'un universalisme problématique ; toute culture, au sens anthropologique du terme, regarde par-dessus sa clôture, mais cet arasement des haies et des *enclosures* prend assez souvent la forme de la conquête et de la négation de l'autre.

Habiter, c'est construire sa sphère, reconstituer sa bulle. Une bulle à la fois protectrice, avec des membranes, des sphincters, des placentas nourriciers. Nous avons des échanges extrêmement sélectifs de bulle à bulle et de l'extérieur vers l'intérieur. C'est une donnée permanente de l'humanité, évidemment, mais aujourd'hui, c'est en train de changer parce que les frontières sont poreuses à de nouveaux médias qui s'appellent les ondes, Internet... Nous vivons dans un monde d'ondes, de vagues. Ce monde liquide est relativement étranger aux frontières solides : il y a des perméabilités nouvelles. Nos parents, nos grands-parents vivaient sous des clochers, sous des cloches, dans des bulles beaucoup plus hermétiques, ils avaient une pensée extraordinairement chauvine ; et nous, malgré tout, nous vivons dans un monde infiniment plus ouvert. Cette ouverture n'est pas un facteur de tranquillité, ni d'euphorie ; c'est souvent un facteur d'anxiété. Le monde est devenu plus anxieux : on dit que le monde s'est ouvert, mais il s'est élevé plus de frontières et de murs depuis la dernière guerre en Europe qu'il ne s'en est écroulé... Pour un mur de Berlin détruit, combien de murailles relevées ? Combien d'Etats apparaissant sur la carte du monde, et réclamant leur identité, leur autonomie linguistique, etc. ? Le monde devient beaucoup plus complexe qu'avant. Nous vivons dans des plis de plus en plus impensables. L'art et la littérature reflètent-ils cette complication ? Nous permettent-ils de la traiter ?